

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Mercredi 24 août 2022

Intervention d'Alexandra Lenormand

« Je me voyais déjà... Remarques et difficultés dans la cure de l'obsessionnel »

La pratique avec les sujets obsessionnels reste aujourd'hui encore d'une grande complexité. A-t-elle évolué depuis ce séminaire de 1962 et en particulier dans l'époque de mutation que nous traversons ? En quoi reste-t-elle identique si ce n'est pas le cas ? J'espère que nous pourrons échanger ensemble sur ce point à l'issue de mon propos. Tout d'abord il me semble qu'il est difficile de s'y retrouver sans les appuis que Lacan rend possible afin que notre intervention soit opérante. Je pense plus précisément à ceux constitués par la mise en place et le repérage de l'objet a pour aborder ces cures.

Voici quelques points préalables et capitaux que je souhaite souligner et que vous retrouverez dans plusieurs leçons. Le premier : La constitution autour d'un trou central et la liaison que petit a comme constitutif du sujet entretient avec le lieu de l'Autre, ici maternel, et comment il représente ce sujet. (P441).

Le second, tout aussi important, concerne le caractère de cessibilité de cet objet. p.468 C'est un « morceau séparable qui véhicule quelque chose de l'identité du corps qui antécède sur le corps quant à la constitution du sujet ».

Nous savons comme actuellement l'identité est une question qui déchaîne toutes les passions. Revendications, militantismes, persévérances à défendre le petit bout de terrain qui « dit ce que je suis » et sur lequel bien sûr il n'est alors plus question de céder le moindre millimètre de terrain au risque de perdre ce qui ferait mon identité. A cet égard je vous renvoie à l'ouvrage de Stéphane Thibierge, intitulé *Clinique de l'identité*.

Il y a là, dans ce que j'attrape du repérage que fait Lacan de cet objet, et malgré les difficultés que pose cette lecture, peut-être la possibilité de nouveaux territoires et pourquoi pas d'une géographie des corps qui rendrait possible un autre type de relation à l'autre sexe.

Alors, revenons à la cure de l'obsessionnel comme Lacan le nomme dans le séminaire puisque c'est le sujet que j'avais à traiter pour vous. Remarquons qu'ici pas de typologie de la névrose mais un sujet qu'il ramasse, qu'il définit et qu'il représente par son principal symptôme : l'obsession. Obsessio : C'est l'action d'assiéger (encercler, envelopper, bloquer) le blocus. Côté place forte et blocage, il est vrai que l'obsessionnel s'y connaît, c'est difficilement contestable. Mais comme me le faisait remarquer une patiente, le corps d'une femme n'est

jamais loin non plus d'être une forteresse pour l'autre masculin. Et le pénétrer ce corps de l'Autre, on sait quelles sources de grandes difficultés cela engendre, certes du côté des hommes mais aussi et ne le négligeons pas non plus, chez certaines de nos patientes femmes qui en témoignent, elles, depuis leurs réticences, leurs craintes, voire leurs frigidités.

Alors ce lieu de ses obsessions, de ses encerclements et de ses blocages, quel est-il si ce n'est son corps qui ne le laisse pas tranquille, qui le tourmente. Vous avez tous en mémoire ces hypocondries qui l'assaillent à tout bout de champ et qui lui rappellent malgré ses tentatives régulières et répétées de le pétrifier, comme ce corps est pourtant bien vivant.

Quand il parvient à le faire vraiment taire, à s'assiéger lui-même dans des ratiocinations infinies, alors rien ni personne ne seront susceptible de le déloger, ni même de le réveiller jusqu'à son âge le plus avancé. Ou... peut-être mais c'est alors un autre type de « réveil »... et malheureusement de courte durée, celui qui peut avoir lieu dans la proximité de ses derniers instants. Lacan l'avait suggéré comme un sujet qui méritait de retenir notre attention en nous suggérant de nous intéresser dans une des leçons du séminaire *Les formations de l'inconscient* à cette façon dont certains obsessionnels se mettent soudain en règle au tout dernier moment de leur existence.

Sinon pour le mener jusqu'à nous, analystes, il lui faut avoir avalé une fameuse gorgée de poison.

Appelons-la, l'angoisse. Elle vient avec l'antidote, celui qui peut soutenir notre travail: La recherche de la cause. « C'est un pas essentiel » nous dit Lacan puisque cette recherche implique que « le sujet reconnaisse une rupture dans son implication » et avec cette rupture l'éventuelle demande qui ouvre sur le transfert. Donc tout d'abord ce passage obligatoire où il reconnaît « qu'il y a une cause à cela, à ce symptôme et à son énigme » et pour nous la condition préalable afin que le symptôme soit abordable. Attrapable par les oreilles ...nous dit Lacan.

Bon je ne vais pas m'y attarder bien que ce soit un point très articulé et surtout très puissamment articulé. Nos collègues ayant une formation philosophique pourront en témoigner c'est d'ailleurs ce qu'a fait Pierre Christophe Cathelineau ce matin. Vous avez certainement vu comment Lacan reprend ce qu'il en est de cette fonction mentale de la cause et de son traitement, chez ceux qui ont tenté d'en rendre compte dans la philosophie ; lui va la resituer depuis la fonction de l'objet, mais l'objet le plus trivial, le « morceau de corps », que je vous ai mentionné tout à l'heure, et qui n'est rien d'autre qu'un objet perdu.

Cette fonction de l'objet, ce qui lui semble sa juste origine, c'est celle que l'objet, nommément petit a, celui qui cause le désir, entretient avec le corps du sujet.

Il se trouve que pour plusieurs raisons le symptôme obsessionnel délivre des indications précieuses du fait de sa structure que Lacan déplie et suit de très près.

Après ce « passage obligatoire » il va réexaminer le désir de l'obsessionnel en partant de ses objets électifs et de la trame freudienne *Inhibition, Symptôme, Angoisse*. Pour cela, il va étoffer et mettre à l'épreuve les variations d'affects que le sujet éprouve vis-à-vis de ce désir : l'inhibition, l'émoi, l'empêchement, l'embarras... puis il va cerner les corrélations étroites que le désir du sujet entretient avec l'angoisse (P465) et ce qui la cause.

Il insiste beaucoup dans ce séminaire sur ce constat qu'il cerne : L'angoisse apparaît en fonction de son rapport au désir de l'Autre, (Leçon 22) mais dans la leçon 22 il introduit tout de suite la question suivante, quelle est son rapport, cette angoisse, au désir du sujet ? Il le situe comme en étant La Cause et à ce titre donc doublement précieux pour nous. Si l'angoisse marque la dépendance du sujet à l'Autre dans sa constitution et bien son désir se trouve alors appendu à cette relation antécédente de petit a.

Les objets qui viennent entamer le corps de ce sujet, le faire parler, mais aussi le faire taire, le figer, l'immobiliser, etc. l'analyse nous les a mis en évidence depuis ses origines, il y en a un certain nombre : ceux élus par l'obsessionnel, le regard et la merde, la pulsion scopique et la pulsion anale étant étroitement corrélés.

Commençons par cet objet déplaisant qu'est l'objet anal...

Voyons tout de suite comment et pourquoi cet objet excrémental trouve à fonctionner ici de façon exemplaire. Cela est lié rappelons-le depuis la « nécessité où le sujet se trouve de devoir d'abord se constituer dans le signifiant ». (p445). Outre le fait que cet objet est présent depuis le début (p.447) « Avant la différenciation de la bouche et de l'anus... il fonctionne déjà mais c'est pour nous par la voie de la demande de l'Autre et ici celle de la mère que cet objet trouve sa voie d'entrée dans la subjectivation (P449). Cette demande se trouve assortie d'une valorisation en ceci qu'elle « donne à la demande de l'Autre sa satisfaction » et qu'à ce titre elle élève pour le sujet l'objet au rang de ces objets que Lacan qualifie d'agalma. P450.

C'est à ce titre que l'objet est cher à l'obsessionnel. Il a l'occasion « au niveau anal de se reconnaître en quelque chose ... en un objet autour duquel tourne la demande de la mère » (p451).

Et ce « morceau séparable et cessible » qui vient « représenter le sujet » comme on l'a mentionné tout à l'heure, vous apercevez comme il trouve dans cette fonction anale les caractéristiques nécessaires pour se fixer, au moins déjà sur ces deux plans, celui de la demande et celui de la reconnaissance. Ce dernier point constitue un des traits cliniques principaux de

l'obsessionnel dans le rapport qu'il entretient à cette demande de l'Autre : « C'est à la fois lui et ça ne doit pas être lui, {...} et même plus loin, ça n'est pas de lui » P451.

Le pas suivant après la demande c'est bien sûr maintenant celui qui concerne le désir de l'obsessionnel. Comment s'arrange-t-il avec le choix de cet objet anal qui est susceptible de disparaître, d'être évacué ? Par quelle voie, au niveau phallique, dans le temps central de la rencontre avec cette dimension de la perte et de la castration, il va s'organiser pour achever sa position comme désir ? Parce que côté désir on sait comme l'obsessionnel n'en manque pas, on peut même dire qu'il dégouline de désir certes, aussitôt rendu impossible, mais néanmoins on ne peut plus présent.

Poursuivons avec l'objet REGARD.

Lacan situe ce qu'il en est du désir de l'obsessionnel au niveau de l'étage 4 de son tableau (P454) qui lie ensemble l'image et la puissance de l'Autre ; c'est-à-dire « le rapport de la réflexion spéculaire, le support narcissique de la maîtrise de soi avec le champ, avec ce lieu de l'Autre » (P456).

Il a pu nous dire qu'au niveau 4, celui de l'image, nous étions au point qui masquait le plus, qui sécurisait le plus le sujet vis-à-vis de la castration. « L'objet regard fonctionne mais il est masqué par la prévalence de l'imaginaire narcissique » comme nous le faisait remarquer Claude Landman au collègue de l'ALI cette année. Dans ce surinvestissement imaginaire se trouve des pans entiers de la clinique de l'obsession, j'y ai puisé aussi le titre que j'ai donné à mon intervention « Je m'voyais déjà » cette chanson d'Aznavor que vous avez sûrement dans un coin de votre mémoire. « Il s'voyait déjà (ce pauvre hère) son nom étalé en haut de l'affiche en dix fois plus gros que n'importe qui... ». Vous vous souvenez peut-être de son fantasme... celui d'y être enfin sur cette scène. Avant de finir, son temps plus que passé et révolu par mettre son insuccès sur le compte de l'incompréhension de l'autre, et d'égrener ce constat classique et rebattu: « J'étais trop pur ... ou trop en avance ».

Et c'est vrai qu'« il s'y voit déjà » notre obsessionnel ! Il se voit dans cette dimension de toute puissance, il s'y aveugle même et à ce titre il n'est d'ailleurs que rarement entamé par les événements de l'existence. Je m'étonne souvent de voir comme certains d'entre eux sont en état de conservation avancé, avec un air juvénile qui témoigne de leur prouesse à passer entre les gouttes... et en conséquence à manquer le rendez-vous avec le désir. Là on est à peu près sûr de ne jamais le trouver. Comme le disait Lacan dans les formations de l'inconscient, « il attend sa petite couronne pour ses exploits », une petite couronne qui ne vient pas puisque le terrain sur lequel on l'a vu démontrer toutes ses capacités généralement ce n'est pas celui où est engagé son désir (Leçon du 21 mai 58, P.289).

Alors il est vrai que cette problématique dans laquelle l'obsessionnel est enfermé, elle provoque pour nous les plus grandes difficultés pour l'aider à s'en décaler. D'abord celle qui consiste une fois le transfert établi de voir se profiler le risque d'une « lune de miel » éternelle entre l'analysant et l'analyste.

Lacan nous désigne très précisément « le niveau où nous devons nous maintenir, nous soutenir si nous voulons vraiment considérer ce qu'il en est de notre fonction technique » P.489. D'un côté cet objet petit a, objet du désir et la Demande, et de l'autre l'angoisse. Avec la nécessité pour nous et par-dessus tout pour le sujet en analyse, de dévouir dans le fil de son travail, grâce au transfert, comment ces positions doivent s'interchanger. Je pense en particulier à ce qui doit se constituer pour lui dans ce qu'il repère de cet objet qui le représente sur le plan fantasmatique.

A prendre les choses autrement que par cet objet comment repérer où s'enracine le désir et comment s'orienter pour le faire entendre dans nos interprétations? On voit l'écueil (qui s'est largement pratiqué) qui consiste à se concentrer dans l'analyse de l'obsessionnel sur son agressivité ou sur sa mise à distance. On voit aussi le glissement vers une pratique où c'est alors notre désir que nous imposerions au sujet. Avec le risque assuré que ce désir soit identifié à l'idéal que l'analyste « a cru obtenir à propos de la réalité ».

Donc cet objet a, cet objet au principe même de mon désir, cette lettre accrochée au corps, recrachée par cette béance centrale autour de laquelle nous tournons, c'est aussi lui qui permet de reconnaître dans le transfert où « je me suis haussé au lieu de l'Autre » et une fois le temps de mon illusion dissipée, d'en concevoir la chute...

On conçoit alors relativement aisément que ce quatrième niveau où s'est logé l'obsessionnel, il soit difficile voire impossible pour lui à quitter. La disjonction entre désir et jouissance, nous y sommes « condamnés » nous rappelle Lacan (P491), le « désir pour aller à la rencontre de la jouissance ne doit pas seulement comprendre mais franchir le fantasme qui le soutient et le construit (P492). Et là vient cette remarque qui bouleverse encore nos lignes et nos réticences: « Angoisse de castration disons-nous mais pourquoi pas désir de castration » ? Quelle est cette menace dans la disjonction qui délimite jouissance et désir ? Sa reconnaissance dans le désir de l'Autre. (p.492) Vous apercevez le type d'enfermement dans lequel se trouve l'obsessionnel, pris entre le « je me voyais déjà » de sa toute puissance et son revers, je ne suis qu'une merde...

C'est là que cet affect si mal aisé à recevoir pour nous, l'angoisse, il est aussi celui qui nous permet d'aborder la question du désir du sujet.

Elle est « ce qui ne trompe pas » nous dit Lacan (p.445). C'est à ce titre qu'elle est pour nous aussi précieuse dans notre recherche de la vérité du symptôme que difficile à soutenir. A ce moment-là, c'est un morceau de réel non dialectisable qui se présente à nous. Nous sommes ici dans le temps des origines avant d'avoir nommé la chose.

Cette angoisse « qui ne trompe pas » il l'avance vraiment avec la même certitude que celle de Freud quand lui nous ouvrait la voie qu'il qualifiait de « royale » vers l'inconscient : celle du rêve, qui à partir de sa lecture nous donnait l'accès au désir inconscient si problématique pour le sujet.

Dès la 1^{ère} leçon, Lacan va nous déclarer que l'angoisse ça ne semble pas être trop ce qui nous étouffe, qu'on va même plutôt jusqu'à la tamponner, nous les analystes et que ce n'est pas trop dire « que pourtant ça devrait » nous étouffer. (p.9). Voilà de quoi nous réveiller au cas où nous nous serions, soit trop assoupis soit trop défendus... et il nous questionne « Quel est notre rapport, chacun d'entre nous, à l'angoisse ? » (p.11) Une question qui s'enchaîne implacablement avec la suivante : « Qui ménagez-vous ? L'Autre mais aussi bien vous-même » ajoute-t-il. Et « Ces deux ménagements (qui) pour se recouvrir n'en seront pas laissés confondus c'est (même) une des visées qui à la fin de mon discours vous seront proposées. ». Voilà la question posée à chacun d'entre nous dès l'introduction du séminaire et dont la portée résonne dans ce que je vous ai rappelé tout à l'heure. A savoir que l'angoisse surgit pour le sujet qui en est affecté, comme la marque du désir de l'Autre mais aussi comme rapport du désir de ce sujet en tant qu'il est appendu à cette relation antécédente de petit a objet cause du désir.

C'est aussi cette question introductive à laquelle le sujet se confronte dans son analyse et de façon décisive à la fin de sa cure.

Alors dans notre époque contemporaine, nous la rencontrons très fréquemment cette angoisse dans le début des analyses. Elle est même souvent la cause de la demande qui nous est faite quand le tandem pour en venir à bout antidépresseurs/anxiolytique n'a pas été concluant.

Je dirais que c'est une chance à condition évidemment que l'analyste soit allé assez loin pour faire « rentrer son désir dans ce petit a irréductible et offrir (le mot employé l'est assez rarement dans notre champ pour ne pas être relevé) une « garantie réelle » à ce concept de l'angoisse et donc aussi à la pratique analytique. Ce dont il s'agit c'est de faire en sorte de pouvoir s'appuyer sur le manque. Il nous le disait d'ailleurs dans les premières leçons (p75) et je vais conclure là-dessus, l'angoisse ce n'est pas le signal d'un manque mais le défaut de cet appui du manque. Je ne sais pas pour vous mais pour moi c'est un séminaire très précieux surtout dans une époque où justement du côté des objets et des jouissances ça prolifère...